

Grand Tour et escroquerie: réalités et stigmates dans l'écriture de Charles de Brosses

par *Rosario Pellegrino**

Abstract

Lettres familières écrites d'Italie, published posthumously in 1799, analyse every aspect of the Italian peninsula visited by Charles de Brosses in 1739-40. Art and culture, *salons* and religion, gambling and antiquities do not prevent the author from noting Italians' deeds and misdeeds, differentiating their attitudes and severity according to the city in which they occur. In Rome, the illustrious traveller's true destination, the action of the papal police is limited by the power of the high prelates, whose condescension allows the real criminals to go unpunished. In Naples, the well-known art of «getting by» persists, concealing daily deception and swindling. Elsewhere, customs and money changers confirm the image of a swindling country that helps to affirm the cliché of a very charming, ambiguous and sometimes dangerous region. This study examines de Brosses's account of big and small crimes, through a linguistic analysis of a few emblematic passages in order to highlight an 18th-century French scholar's prejudices.

Keywords: Charles de Brosses, Crimes, Grand Tour, Italy, 18th Century.

I

Introduction

Charles de Brosses (1707-1799) a visité l'Italie dans les années 1739-40 pour compléter sa formation culturelle et rechercher des témoignages de l'auteur latin, Salluste, qu'il a étudié tout au long de sa vie. Juriste de formation, il aborde de nombreuses questions, de la linguistique à la géographie et de la religion à l'histoire. Dans son écriture, il révèle le besoin d'évoquer les problèmes culturels sous-jacents à l'étude des descriptions et il est séduit par le pouvoir magico-poétique du mot.

Hermann Harder précise que

[...] de Brosses possède à merveille tout l'éventail des moyens rhétoriques du style épistolaire, les a toujours utilisés sciemment, et avec un raffinement particulier dans ses lettres postiches. Tous ces éléments du style épistolaire – tels que le jeu des rôles de l'épistolier et du destinataire, la fiction du dialogue, l'écriture comme objet de la lettre, le laisser-aller de la langue etc. – n'ont par conséquent jamais été sérieusement analysés (Harder, 1981, p. 267).

* Università degli Studi di Salerno; ropellegrino@unisa.it.

Ses *Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740 (de Brosses 1799, tomes I et II)*, publiées à titre posthume et nées comme un divertissement, ne se limitent pas à être un simple journal, mais elles semblent ressusciter le mot au cours de ce qui s'impose de plus en plus comme un voyage intérieur pendant la visite des villes italiennes. Comme d'autres voyageurs de l'époque, il poursuit son propre idéal dans un monde qui ne fait pas toujours partie de la réalité, mais tend à le pénétrer, à le comprendre. Il finit donc par changer de registres narratifs, qui alternent, souvent sur la même page ou au cours du même récit, les tons d'identification avec les tons ironiques, grotesques ou plus simplement «inaffectifs» imposés par la distance. La restitution de son expérience se fait par le biais d'une exposition réaliste, à la limite de la chronique, mais plus souvent par le biais d'une allusion dans laquelle l'hyperbole et l'ellipse occupent le même espace. Se connaître pour son propre plaisir et rechercher le plaisir pour se connaître: telle est la règle que de Brosses applique constamment. Dans la narration de ses voyages, il concentre ses intérêts, dont son amour et son admiration pour les grands spectacles de la nature et les événements quotidiens, ce qui lui permet de pénétrer la réalité culturelle italienne par des choix qui sortent clairement des schémas normaux des récits de voyage de son époque.

2

L'Italie vue par de Charles de Brosses

Cependant ce n'est pas une Italie imaginaire qu'il visite (comme ce sera le cas plus tard de Thomas Mann [1913], qui n'a connu ici qu'un écho de ses fantômes intimes), mais un pays vivant et vivace, imprégné d'un souvenir de grandeur qui éveille chez le voyageur cultivé et attentif une conscience de civilisation à tout instant. De plus, les compagnons de voyage qu'il a choisis sont les plus appropriés à soutenir cette prédisposition naturelle: son cousin Loppin de Montmort, les deux frères Lacurne, dont l'un, l'aîné, sera plus tard l'auteur du monumental dictionnaire de l'ancien français. Il y a aussi un collectionneur dijonnais, Migieu, et un expert en art, Legouz de Gerland. Le petit groupe voyage généralement en bonne harmonie. De Brosses, cependant, ne parle pas beaucoup de ses compagnons de voyage et d'aventure, se limitant à les évoquer à propos d'épisodes marginaux, pris qu'il est par les aspects d'une civilisation qu'il considère, à certains égards, extraordinaire. Loin de toute démonstration de cosmopolitisme, il veut connaître la société italienne pour ce qu'elle est réellement; son regard tourné vers la grandeur passée, ce qui est la raison majeure de son voyage, mais bien conscient que les maux du siècle trouvent précisément leur origine dans une condition historique porteuse d'ombres et de lumières, mal assortie à une condition politique sur laquelle sa fine intuition l'informe plus que ses interlocuteurs italiens.

Les descriptions de Gênes, Milan, Padoue, Venise, Ferrare, Bologne, Florence, Rome, Naples et de la zone archéologique vésuvienne sont précises et détaillées. L'auteur décrit également les arrêts plus courts qu'il effectue dans des villes mineures au passé prestigieux, par exemple: Sienna, Parme et Livourne. Dans toutes ces villes, il

prend soin de saisir un trait caractéristique et distinctif. Il n'échappe pas non plus à l'admiration suscitée par les champs riches et fertiles de la Campanie et de *Terra di Lavoro*, même s'il ne devine pas pourquoi on n'y trouve pas de pain et pourquoi les gens, qui ont tant de blé, ne décident pas d'en faire de la farine. Il considère Naples comme la seule ville d'Italie qui puisse véritablement se qualifier de capitale. Selon lui, le mouvement, l'aisance du peuple, la quantité et l'agitation continuelle des équipages, la cour brillante, la pompe et l'air superbe des grands seigneurs, tout concourt à lui donner ce même aspect vif et animé qu'ont Paris et Londres et qu'on ne trouve pas du tout à Rome. La ville révèle sa vocation malgré certains aspects négatifs.

Charles de Brosses séjourne à Naples du 28 octobre au 15 novembre 1739 avec l'intention d'approfondir sa connaissance du monde classique. Il souhaite visiter Naples, le Vésuve et les ruines d'Herculanum. À ce dernier, il a dédié ses *Lettres sur l'état actuel de la ville souterraine d'Herculée et sur les causes de son ensevelissement sous les ruines du Vésuve* (1750). Un point de repère constant pour ses observations archéologiques reste Joseph Addison (1718), un savant très apprécié à cette époque-là, dont l'œuvre représente un texte fondamental pour une grande partie du XVIII^e siècle.

3

Préjugés, superstition et clichés d'un voyageur français au XVIII^e siècle

L'Italie que de Brosses et ses contemporains visitent n'est plus le mythe.

Au mythe de l'Italie foyer culturel, heureuse héritière de la civilisation classique, musée à ciel ouvert, paradis de l'art et de l'architecture renaissants se substitue une image bien plus complexe et critique qui fait de la péninsule un pays sans unité politique, sans classe moyenne, le pays de la décadence, de la superstition de l'ignorance, le territoire où l'influence socio-culturelle de l'Église de Rome serait la plus néfaste, où sévirait avec plus de force le pouvoir répressif de l'Inquisition (Carile, 2004, p. 45).

Pour cette raison, ce que nous visons à vérifier ce sont les clichés et les préjugés de Charles de Brosses envers les comportements criminels des habitants de la Péninsule italienne, non son exaltation de l'Italie. En effet, l'auteur ne manque pas d'exprimer des jugements négatifs sur presque tout ce qui concerne les villes, avant tout Naples. Alors qu'il marche dans les rues sales et chaotiques de cette ville, il ne cesse de penser à Paris, à la limite à Rome.

Mais son écriture change et révèle des modifications dans les textes écrits et révisés. À ce propos, Roland Mortier (2004, p. III) soutient que, contrairement à ce que l'on pourrait attendre, dans deux éditions différentes des lettres son attitude à l'égard de la ville n'apparaît pas du tout la même. En effet, dans le texte publié par Yvonne Bézard et dans celui destiné à son ami Buffon, de Brosses utilise un langage plus imagé, «comme si l'auteur avait voulu gommer les audaces de pensées et de langage dans la version définitive» (Bézard, 1929, p. III). Il est vrai que les différences entre les versions ne sont

pas très remarquables, mais les versions successives, qui sont certainement le résultat de corrections, de remaniements et de remises en question, révèlent une plus grande prudence, même lorsque l'auteur se laisse aller à des considérations négatives.

Quant aux sujets, il préfère s'intéresser aux coutumes du peuple, dont il souligne les croyances et les superstitions. Bien qu'il n'ait pas assisté au prodigieux événement de la liquéfaction du sang de saint Janvier, il le qualifie d'artifice chimique, comme l'ont fait de nombreux autres voyageurs dans le passé. Pour commenter l'événement de liquéfaction, il fait référence aux mots d'Horace «et otiosa credidit Neapolis» (Horace Epodes, v. 43). En effet, l'hostilité de de Brosses à l'égard de toute forme de superstition, ainsi qu'à l'égard des formes de religiosité populaire considérées comme païennes, est bien connue.

La superstition qui semble dominer le peuple napolitain va de pair avec le vagabondage, la mendicité et l'art d'escroquer les passants, surtout les étrangers. De Brosses définit la force politique et militaire du royaume par une phrase lapidaire: «Ce royaume-ci sera toujours la proie du premier occupant, pour peu que l'attaquant ait l'avantage sur son adversaire» (de Brosses, 1869, p. 337). Les mots sont certainement le résultat de préjugés et de lieux communs sur la ville et l'Italie du Sud. Au point qu'il poursuit le discours en employant une série d'adjectifs désignant le peuple napolitain qui ne laisse entrevoir ni sa complaisance ni son indulgence. Aussi poursuit-il son discours en soulignant que les mots résultent certainement de préjugés et de lieux communs sur la ville et l'Italie du sud «[...] c'est l'esprit du bas peuple, pervers à l'excès, méchant, superstitieux, traître, enclin à la sédition, et toujours prêt à piller à la suite du premier Masaniello¹ qui voudra saisir une occasion favorable de faire du tumulte [...]» (ivi, pp. 337-8).

Le jugement sur le peuple napolitain est vraiment peu flatteur. Il examine les comportements qui dénotent leur infidélité, leur manque de fiabilité et leur insubordination. Il fait explicitement référence à Masaniello, qu'il considère comme un chef traître et responsable de troubles. Il enrichit la description du peuple par définitions renforçant le signifié «abominable canaille» et «dégoûtante vermine» et mentionne ensuite les «lazariels». La ville est un refuge pour les «bandits» et les «fainéants de différentes provinces qui sont des gens qui n'ont point d'habitation». La description qui en résulte stigmatise tout son mépris «[...] c'est un spectacle hideux à faire vomir [...]» (ivi, t. I, p. 338).

Il attribue tant de dégradation et de petite délinquance généralisée à l'indifférence du roi pour les questions pratiques, mais aussi envers les problèmes de son peuple, attaqué par les «lazariels» et les «fainéantises», qu'il pense constamment à Rome pendant son escapade napolitaine.

4

Les villes et les attitudes criminelles des Italiens

Rome, sa ville préférée, représente un monde complètement différent. La ville éternelle et sa vie mondaine constituent un observatoire privilégié pour redécouvrir l'Antiquité qui

a toujours suscité son intérêt. Charles de Brosses fréquente tout d'abord des aristocrates, des cardinaux, le pape et le prétendant d'Angleterre, ce qui lui permet de transmettre au lecteur ses conversations, ses commentaires mordants et amusants, d'être informé des luttes de pouvoir et de la corruption de l'époque en tant que spectateur. Cependant, les jugements qu'il exprime sur la ville ne sont jamais excessifs, ils sont issus d'une réflexion et d'un esprit d'observation hors du commun qui lui valent l'appréciation plutôt que la critique. Par conséquent, le jugement que le lecteur finit par partager d'après la lecture de ses lettres est celui de la pensée de de Brosses, qui décrit Rome, d'un point de vue esthétique, comme la plus belle ville du monde, plus encore que Paris. Ce qui est certainement une affirmation importante, compte tenu du jugement que les Français et, en particulier, l'auteur ont l'habitude d'exprimer sur leur capitale.

Et pourtant, de Brosses affirme s'être rendu en Italie l'esprit libre de tout préjugé de valeur, ce qui lui a permis de mieux appréhender les aspects contradictoires de la réalité du pays, même si, à chaque étape de son voyage, il n'a pas manqué de constater l'irréversibilité d'une dégradation à laquelle le pays ne savait pas comment réagir.

Les Italiens l'intéressent tout autant que leur histoire. En cela, il est vraiment l'homme des temps nouveaux. Le discours social et politique est à la base des Lettres, même s'il n'est jamais ouvertement mis en évidence; au contraire, il est souvent habilement tissé, presque caché, sous l'aspect touristique-descriptif que l'œuvre présente et garde jusqu'à la conclusion. Il ne s'agit donc pas d'un pamphlet, mais d'une série de considérations sur les mœurs disséminées dans une structure didactique et informative avec, voire, des élans moraux, des implications et des impressions imprévisibles. En réalité, ses voyages se déroulent dans la réalité contemporaine, dans le lien entre le comportement, les intérêts individuels et les conditions sociales, selon un module actualisé et stratifié de souvenirs et de jugements personnels, et avec un approfondissement plus intense et parfois fort des motivations psychologiques et autobiographiques. Les voyages de de Brosses semblent justement être soumis à la même loi de dynamisme intellectuel et moral, à la même expression d'énergie, qui sont à la fois la sensation et la preuve la plus authentique de sa vitalité, selon les schémas idéologiques qu'il suit et développe. Il entame, par son voyage, un lent processus de reconnaissance et de reconstruction étroitement lié au développement de sa pensée, de sa conception de la littérature, de son idée du voyage résultant comme une catégorie constante de son existence.

Rome est aussi le théâtre d'événements criminels et délictueux. Sa visite commence par un petit délit contre sa personne: la saisie à la douane de son livre préféré dont il ne s'est jamais détaché (le *Nouveau Voyage d'Italie* de Misson [1702]), qui lui sera rendu bien plus tard grâce à sa connaissance d'un haut prélat.

Dans la ville éternelle, de Brosses remarque des crimes réels et il s'attarde sur les privilèges du haut clergé, qui sont, à son avis, la raison de l'anarchie généralisée. De manière particulière, il souligne que chaque bâtiment possède sa propre immunité, de même que les églises, les résidences des ambassadeurs et celles des cardinaux. En témoigne le fait que les policiers ont une compétence limitée, comme l'indique le plan dont ils sont dotés. Lors de la visite de de Brosses, des policiers ont osé arrêter un voyou,

coupable de vol et d'agression, devant le bâtiment de l'ambassade de France, au moment où l'ambassadeur regardait par la fenêtre. Suite à cet incident, ils sont dépouillés de leurs uniformes et sévèrement punis. Ils ne devaient pas intervenir devant le palais de l'ambassadeur.

Cependant, ce n'est pas la pire chose qui puisse arriver.

Il arriva l'autre jour une aventure propre à vous donner un échantillon de la police de la ville; peu s'en fallut que j'en fusse la victime, car je passais en carrosse à cinquante pas de là. Un malfaiteur, réfugié sous le portail d'une église voisine de la Chancellerie, se prenait à tout moment de querelle avec le portier de ce palais. Un beau matin, pour terminer la dispute, le portier prit un fusil, et, du pas de sa porte, tira son homme comme un lièvre au gîte. Il ne le tua pas; mais il tua un pauvre abbé qui passait dans la rue. Aussitôt il se renicha dans sa loge, où il se tient coi selon l'apparence, et on ne l'a pas aperçu depuis. Le gouverneur Buondelmonti trouve extrêmement mauvais que les portiers des cardinaux s'ingèrent à exercer si maladroitement la justice publique; mais, quoi qu'il ait pu faire ou dire au cardinal Ottoboni, on ne veut point livrer l'homme, et l'affaire en restera là, ou n'aura que des suites sans importance. J'ai vu le gouverneur furieux de cette aventure (de Brosses, 1858, t. II, pp. 230-1).

L'épisode, triste et pénible, offre une perspective intéressante de la criminalité à l'intérieur de l'État de l'Église. Un homme est tué à la place du malfaiteur et ce dernier reste impuni à cause des règles absurdes empêchant les policiers de l'arrêter. Tout cela à cause d'un concierge maladroit qui pense pouvoir exercer la justice au lieu de faire son métier. C'est la fausse justice, dérivant des privilèges, qui permettent à cet homme et à d'autres concierges au service des puissants de décider le destin des hommes et de les préserver de l'arrestation. Ce qui est intéressant du point de vue linguistique est avant tout la comparaison «comme un lièvre au gîte». Le mot *gîte* souligne le sens du refuge, de la protection dont jouissent les malfaiteurs grâce à l'immunité qui leur garantit d'être impunis.

La chronique enregistrée par de Brosses est aussi celle des tracasseries quotidiennes dont la petite délinquance est l'interprète. Le voyageur, non sans une veine ironique, rappelle qu'en se promenant dans un quartier de Rome, il décide d'entrer dans l'église paroissiale des Français, *San Lorenzo in Lucina*, qu'il invite le destinataire de sa lettre à visiter. Dans l'église, que de Brosses trouve très belle, se déroule un service liturgique. S'il regrette de ne pas l'avoir visitée auparavant, il se plaint: «venez avec moi à San Lorenzo in Lucina, aussi bien est – ce notre paroisse, et je n'y avais pas encore mis le pied [...]. Mais, diantre! il n'y a qu'un moment que j'y suis, et on m'a déjà volé dans ma poche deux mouchoirs et une tabatière! Ah! Ah! monsieur le curé, si vous ne faites pas mieux observer la police dans votre église, vous n'aurez pas en moi un paroissien bien assidu» (de Brosses, 1869, p. 51).

Mais ce n'est pas tout. Rome lui crée bien d'autres problèmes. Avec le destinataire de la lettre XXXVIII, M. l'abbé Cortois De Quincey, il regrette avoir été la victime du système financier méprisable de la ville.

Qui vient d'être attrapé comme un renard qu'une poule aurait pris? c'est votre serviteur. Je croyais bonnement, sur la foi des lettres de crédit de M. Montmartel, que j'allais remplir mes poches d'or et d'argent; mais il signor conte Giraud, notre banquier, nous a appris ce que nous ignorions; savoir, qu'on ne sait presque ce que c'est que de l'argent à Rome, où le système des billets de banque existe depuis un temps infini; de sorte que notre grand trésorier, au lieu de nous payer en Jules, ne nous a proposé que des billets sur le Mont-de-Piété et sur la Banque del Spirito Santo. Quoique ces billets valent ici de l'or en barre, ils ne font cependant pas notre compte; car ils n'ont point cours hors de Rome, et je ne puis croire que, quand il faudra partir, messeigneurs les maîtres de poste ou autres pareilles gens veuillent nous faire crédit jusqu'à ce que nous revenions en Italie (ivi, p. 26).

Encore une similitude avec deux animaux pour souligner sa position d'infériorité relativement aux banques romaines. Le renard attrapé par la poule c'est lui qui croit être rusé et sage, mais qui doit succomber à un réseau maladroit qui lui fait perdre bien de l'argent. La ville ignore ce qu'est l'argent courant, elle ne se sert que de billets qui n'ont presque pas de valeur ailleurs. De son argent il ne lui restera presque rien. Encore de l'ironie quand il espère que les maîtres de poste voudront lui faire crédit jusqu'à son retour en Italie.

La question de l'argent courant, que de Brosses aborde, se révèle prioritaire au cours de son séjour dans la ville de Rome. Les règles à la base des relations économiques sont justement la conséquence de choix précis dont certains tirent profit.

Ce qui ne suscite pas d'ironie c'est le phénomène du népotisme, très diffusé dans l'État de l'Eglise. Les privilèges, régissant les relations entre les familles nobles de la ville et les parents du Pape, offrent l'opportunité de bien éclaircir tout ce qui entoure ces gens et ce dont ils sont capables pour garder leur position privilégiée. Le Pape, chef indiscutable, pouvait donner tout ce qu'il voulait à sa famille, outre le titre de noblesse qui touchait à ses membres. Il utilise l'expression «un très bon métier que d'être neveu du pape» pour en souligner la quantité de ruses, de tracas, de délits de ses parents et stigmatiser un comportement très fréquent chez la famille du pape. À ce propos, il arrive à affirmer que pour sa famille la mort du pape est une catastrophe «[...] quand ils voient que l'oncle tend à sa fin, ils ne manquent pas de précautions contre les recherches qu'on pourrait faire à l'avenir [...]» (de Brosses, 1858, t. II, pp. 156-7) car ils perdent tout privilège et quelquefois ils préfèrent abandonner l'État.

Avant de faire cela, ils doivent préparer leur départ et, avant que le pape ne meure, ils doivent réussir à accumuler de l'argent, devenir titulaire de quelque territoire et faire de leur mieux, même si cela signifie franchir les lois.

Tout cela pour garantir à eux-mêmes et à leurs descendants de vivre aisément et dans le luxe. De manière forte et lapidaire de Brosses soutient qu'«[...] un pontificat suffit pour enrichir une famille [...]» (ivi, p. 157). Une phrase qui exprime tout son dédain pour la contamination entre pouvoir spirituel et pouvoir temporel exercé par les papes. Le verbe *suffire*, en particulier, met en évidence l'action automatique et criminelle qui change complètement le destin d'une famille, grâce à l'intervention ou simplement à

l'appartenance au pape-monarque de Rome: titres de noblesse, argent, principautés, privilèges, possessions sont la conséquence du parent illustre. Pourtant, les papes ne sont pas toujours les responsables directs des crimes de leurs parents. Quelquefois ils ne sont que connivents ou spectateurs passifs. C'est le cas de Clément X:

Il faut souvent moins s'en prendre des abus aux gouverneurs mêmes qu'au vice intrinsèque de la forme du gouvernement. À ce propos, j'ai pu noter que, quand le palais Altieri fut achevé, les Altieri, neveux de Clément X, invitèrent leur oncle à le venir voir. Il s'y fit porter, et d'aussi loin qu'il aperçut la magnificence et l'étendue de cette superbe fabrique, il rebroussa chemin le cœur serré, sans dire un seul mot, et murut peu après (ivi, p. 159).

Il est évident que la corruption qui avait permis à sa famille de s'enrichir et d'afficher avec ostentation son pouvoir à travers la magnificence de son palais devient la cause de la mort de son parent illustre, désormais impuissant face à ses parents, consacrés à une seule activité: leur enrichissement. Le fait que de Brosses écrit qu'il est mort «peu après» cet épisode, nous révèle que la corruption ne l'emporte pas toujours sur la totalité des personnages impliqués et que la spiritualité peut encore prévaloir sur les intérêts privés malgré la connivence apparente.

À l'occasion de sa visite à d'autres villes, de Brosses, encore une fois à travers l'ironie, affirme qu'il y a des gens qui vivent au-delà de la loi. C'est le cas de Gênes «Parmi les plaisirs que Gênes peut procurer, mon cher Neuilly, on doit compter pour un des plus grands celui d'en être dehors. Ah! que le proverbe a raison: *Uomini senza fede!* marchands, aubergistes, maîtres de poste, ouvriers, religieuses, tout est d'une friponnerie et d'une méchante foi inouïes» (ivi, p. 78).

Il rencontre à Gênes, une «[...] vermine de républicain, et surtout contre un insigne coquin [...]» (de Brosses, 1869, t. I, p. 72) qui lui demande beaucoup de sequins pour parcourir la distance de vingt-cinq lieues seulement. Il profite des étrangers en attribuant à la «cambiaturo» une valeur différente de celle de la poste, deux étapes équivalentes dans la réalité, mais il se sert de quelques artifices de langue, pour escroquer beaucoup d'argent. Des épisodes semblables sont notés ailleurs dans des contextes différents, ce qui affirme la tendance à l'escroquerie de la part de plusieurs employés et ouvriers dans la péninsule. En particulier il est nécessaire de noter que l'auteur se sert de l'accumulation d'expressions: *hommes sans foi, friponnerie, méchantes, inouï* pour offrir au lecteur une vision complète de ce type de personnes et de situations en Italie. Il manifeste son mécontentement mais non sa déception car les autres français lui ont appris à reconnaître les délinquants communs en Italie: ce phénomène y est plutôt fréquent à cette époque-là. Le fait que «les deux manières d'aller, dont l'une s'appelle la cambiaturo et l'autre la poste, sont la même chose, sans aucune différence pour le fond; elles ne diffèrent absolument que de nom et de prix, la poste étant beaucoup plus chère, et quelquefois au quadruple de ce qu'elle coûte en France; car jusqu'à présent je n'y vois rien de fixe» (ivi, p. 73).

Pour confondre les étrangers, les employés de poste fournissent des explications peu claires et tirent profit de la distinction inexistante entre *cambiaturo* et *poste*. Ce

qui provoque cette distinction semble dépendre de «[...] la friponnerie des maîtres de poste, qui abusent tant qu'ils peuvent de l'ignorance des étrangers [...]» (ivi, p. 73). Encore des fripons qui abusent de leur pouvoir se basant sur l'ignorance des étrangers. Du point de vue linguistique, *friponnerie*, *abuser* et *ignorance* peignent un tableau peu flatteur caractérisant les différentes villes italiennes du sud aussi bien que du nord. Le désir de gagner de l'argent marque le destin de plusieurs personnages italiens. Il devient, à tout prix, un stigmate d'une société qui ignore son passé glorieux et demande de s'affirmer à travers des actes illégaux.

Même à l'occasion des descriptions détaillées des vêtements des nobles, de Brosses ne manque pas de souligner l'attitude, au-delà de la loi et l'âme criminelle de l'aristocratie italienne associée au clergé connu pour ses astuces et son désir de tirer profit de toute situation favorable. C'est le cas de sa citation en italien, tirée de l'écrivain italien Trajano Boccalini, sur leurs habitudes «Il manto della religione non è in questo tanto a lungo, che spesse volte non si vedano per di sotto due "palme di gambe di ladro"»² (de Brosses, 1885, t. I, p. 165).

De Brosses souligne, de manière malicieuse, que les nobles aussi bien que les prêtres, porteraient la veste longue pour couvrir leurs crimes car ils sont des voleurs tous les deux. Encore une généralisation gratuite qui confirme le sens de son sentiment négatif envers des catégories privilégiées de la société italienne. Peu après il note un épisode dont les protagonistes sont deux procureurs du Broglio à Venise:

C'est une chose originale et bien occupante pour les nobles que l'intrigue de leur Broglio. Il y a des dessous de cartes admirables. On vient de me conter le détail d'une aventure arrivée en dernier lieu, qui fait du bruit ici; c'est, à mon avis, un bon conte. Il faut donc que vous sachiez que le procureur Tiepolo, à qui nous sommes recommandés ici, et le procureur Aimo sont deux personnages d'une grande autorité dans l'État et fort antagonistes l'un de l'autre. Le premier, qui est de la plus haute noblesse, a grand crédit dans le Sénat, et l'autre, qui n'est pas si distingué par sa naissance, a plus de pouvoir dans le Grand Conseil, parce que c'est l'assemblée générale des nobles (ivi, p. 166).

De Brosses raconte cet épisode de l'élection de Tiepolo au Grand Conseil des Dix pour démontrer le degré de corruption italienne. Chaque stratégie produit des conséquences sur les autres actions. Par exemple, quand il raconte que Tiepolo aspire à devenir membre du Conseil des Dix, c'est Aimo qui intervient pour le faire rejeter en faisant «nommer un autre Tiepolo, bonhomme qui ne songeait à rien, et à qui certainement on auroit encore moins songé». À cette occasion, l'intrigue se développe de la manière suivante: Tiepolo retire sa candidature et, en même temps, pour remercier Aimo, il fait nommer son frère comme podestat de Vicence. Toutefois, la décision n'est pas partagée par Aimo le cadet qui doit jurer, payer une amende et aller en exil pour avoir refusé la magistrature. À son retour, Tiepolo le fait nommer podestat de Padoue. À cause de la récidive «son frère le procureur l'arrêta, [...], lui donnant sa parole que dans six mois il le feroit nommer provéditeur général de la mer, qui est une des

plus grandes charges de l'Etat» (*ibid.*). La complication de cette intrigue est due à l'arrivée du 'faux' compétiteur Loredano, qui toutefois fut nommé provéditeur général au Grand Conseil. Par contre Aimò «est demeuré à ronger ses doigts à Padoue».

L'épisode très long montre combien l'astuce dans le domaine politique force Aimò, l'un des deux procureurs aspirants, à occuper le siège de Padoue et c'est Tiepolo qui gagne au détriment de l'autre prétendant. L'intrigue induit de Brosses à conclure:

Au surplus, notez que la charge ne pouvoit tomber qu'en très-bonnes mains, et que ces gens-ci sont trop sages pour faire rouler ces sortes de jeux sur d'autres que sur de très-bons sujets. J'ai eu le plaisir d'avoir mon cœur clair de leur façon de balloter les charges (ivi, pp. 167-8).

L'intrigue semble être plutôt commune et la politique n'est pas libre des formes de corruption et de ruse qui caractérisent les gens en Italie. L'auteur met en évidence par son écriture cursive plus que savante, tant pour citer Odile Gannier (2004), que dans la religion, dans la politique et partout chez les marchands et ceux qui offrent des services en Italie, l'habitude est de vivre au-delà des lois et des règles de bon comportement. À son avis, l'histoire glorieuse des Romains et l'éducation religieuse apprise par l'Eglise catholique devraient rendre meilleur et plus honnête ce peuple habitué à commettre des crimes.

5

Conclusions

Ces épisodes montrent que les lettres de Charles de Brosses ne sont pas le *rabâchage perpétuel* dont il parle dans sa préface, mais elles font bon étalage des idées bien précises de l'auteur qui démontre, à travers des détails et des personnages, l'attitude criminelle d'un ou de plusieurs peuples dont la propension à la délinquance n'est qu'un mode de vie désormais constitutif des gens qui ont oublié ce que la tradition leur imposerait: l'honnêteté, la rigueur et la fidélité. Ses mots sont révélateurs à la fois d'un monde submergé et toujours évident qui marque, à travers une série de préjugés bien enracinés dans son âme, une société en pleine décadence mais qui continue d'exercer son charme sur les voyageurs qui se servent d'une palette multicolore de mots pour la peindre.

Pour conclure, ces épisodes montrent que les lettres de Charles de Brosses ne sont pas le *rabâchage perpétuel* dont il parle dans sa Lettre xxxvi (de Brosses, 1858, p. 2), mais elles font bon étalage des idées très précises de l'auteur. En effet, à travers des détails et des personnages, il démontre l'attitude criminelle et même corrompue et corruptible d'un ou de plusieurs peuples dont la propension à la délinquance n'est qu'un mode de vie désormais constitutif des gens qui ont oublié ce que la tradition leur imposerait: l'honnêteté, la rigueur et la fidélité.

L'Italie, ce pays mythique et paradisiaque pour son histoire et son art, où les civilisations sont stratifiées et exposées à ciel ouvert, est aussi une terre de stéréotypes. De Brosses décrit la société et les mécanismes politiques des villes qu'il a visitées: Naples,

Rome, Gênes, Venise. Chaque ville a ses faiblesses: il connaît la précarité de Naples, le népotisme de Rome, l'escroquerie de Gênes et les intrigues de la haute noblesse vénitienne.

Pour décrire leurs aspects spécifiques, de Brosses utilise toujours un grand nombre d'adjectifs: le peuple napolitain est défini: «*vagabond*», «*bas peuple, méchant, superstitieux, traître*», mais souvent ce qui frappe le lecteur c'est l'intensité de ces adjectifs qui portent à l'exagération: «*abominable canaille*», «*dégoûtante vermine*», «*spectacle hideux à faire vomir*». Il utilise aussi des définitions très claires et performantes pour mettre en évidence le degré de décadence des coutumes; par exemple, il définit le peuple de l'Italie du Sud «*pervers à l'excès*», «*enclin à la sédition*», «*prêt à piller*». Pour renforcer ses stigmates sur cette population, il compare le peuple à Masaniello, personnage révolutionnaire «*chef traître*» – quasi mythique pour les napolitains – quand de Brosses dit que ce peuple est «*à la suite du premier Masaniello qui voudra saisir une occasion favorable de faire du tumulte*».

Par contre, l'observation que Charles de Brosses fait des citoyens romains porte ses jugements sur l'appréciation, mais en même temps il dénonce les contradictions de cette société qui vacille entre les privilèges du clergé, l'anarchie, les actions criminelles, comme par exemple les vols qu'il a subis, les délits ou encore la maladresse du service policier public et du système financier. L'ironie est présentée à travers la figure de style de l'analogie: dans un épisode il se compare au «*renard*» en relation aux banquiers, dans un autre événement il dit que le pauvre abbé a été tué comme un «*lièvre*» par le portier du cardinal et, pendant la narration des dynamiques politiques, il raconte qu'Aimo le cadet refuse la charge de podestat de Vicence en criant «*comme un enragé*».

L'ironie est induite aussi par la métaphore: en effet, la «*superbe fabrique*» est le nouveau palais Altieri; «*politesse*» et «*galanterie*» sont les métaphores d'astuce, «*ouvrage*» est utilisé au lieu de 'manœuvre', les gens «*trop sages*» seraient ces gens italiens 'trop dupes' et, enfin, le mot «*plaisanteries*» est la métaphore du mot 'intrigues'.

Le mécanisme de l'ironie est transversal à la narration épistolaire, elle est utilisée avec des mots atténués comme «*aventure*» au lieu de «*fait-divers*», par des mots qui ont une connotation spécifique comme «*friponnerie*». Du point de vue de la phrase, il utilise des questions rhétoriques: «*Qui vient d'être attrapé comme un renard qu'une poule aurait pris?*» et des phrases figées: «*Quoique ces billets valent ici de l'or en barre, ils ne font cependant pas notre compte*», «*ouvrirent les oreilles*» et «*ronger ses doigts*»; il se dirige directement aux escroqueurs de postes quand il dit: «*messeigneurs les maîtres de poste*»; il définit d'«*un très bon métier*» le fait d'être le neveu du pape et d'«*une catastrophe*» la mort du pape. Les exclamations sont aussi très utilisées (aussi en langue italienne): «*Ah! que le proverbe a raison: Uomini senza fede!*», il parle directement à ses lecteurs: «*Vous autres, bonnes gens auriez cru qu'il alloit tout uniment faire nommer Loredano au Sénat... nullement, cette voie est trop simple pour ces gens-ci*».

Néanmoins, de Brosses perd toute son ironie quand il décrit le rapport entre l'État et l'Église et leur complicité subacente envers laquelle il exprime son grand dédain.

Donc, ses mots sont révélateurs à la fois d'un monde submergé et toujours évident qui marque, à travers une série de préjugés négatifs bien enracinés dans son âme, une société en pleine décadence mais qui continue d'exercer son charme sur les voyageurs qui se servent d'une palette multicolore de mots et phrases pour la peindre.

Notes

1. Tomaso Aniello d'Amalfi dit «Masaniello» (Naples 1620-1647) est un personnage révolutionnaire napolitain qui s'opposa à la Couronne espagnole. En 1647 il se mit à la tête du peuple napolitain contre les receveurs des impôts. Il assiégea le palais du vice-roi espagnol et le força à abolir l'impôt sur les denrées et à le reconnaître comme gouverneur. Sa fortune subite le rendit arrogant et cruel et il fut bientôt abandonné de ses camarades. Le vice-roi en profita et le fit assassiner le 16 juillet 1647.

2. Le manteau de la religion n'est pas suffisamment long pour empêcher d'apercevoir, au-dessous, un demi mètre de ses jambes de voleur.

Références bibliographiques

- Addison J. (1718), *Remarks on several parts of Italy, & C. in the years 1701, 1702, 1703*, J. Thonson, London.
- Bézar Y. (dir.) (1929), *Lettres du président de Bosses à Charles-C. Loppin de Gemeaux*, Firmin-Didot, Paris.
- Carile P. (2004), *Parcours intertextuels: Misson et de Bosses en Italie*, in S. Leoni (éd.), *Charles de Bosses et le voyage lettré au XVIII^e siècle*, Colloque de Dijon, 3-4 octobre 2002, Centre de Recherche Texte et Édition, Éditions Universitaires de Dijon, Dijon, pp. 43-54.
- Colomb R. (éd) (1858), *Le Président de Bosses en Italie, Lettres familières écrites d'Italie en 1739-40 écrites par Charles de Bosses*, Didier et Cie Libraires éditeurs, Paris.
- D'Agay F. (1986), *Lettres d'Italie du Président de Bosses*, Mercure de France, Paris.
- de Bosses Ch. (1750), *Lettres sur l'état actuel de la ville souterraine d'Herculée et sur les causes de son ensevelissement sous les ruines du Vésuve*, Desventes, Dijon.
- de Bosses Ch. (1799 [1858]), *Lettres familières écrites d'Italie en 1739-1740*, Tome I et II, Didier, Paris.
- de Bosses Ch. (1799) [1869]), *Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740*, Tome I et II, Didier, Paris.
- de Bosses Ch. (1799) [1885]), *Le Président de Bosses en Italie, Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740*, Perrin, Paris.
- de Bosses Ch. (1799), *Lettres sur l'Italie*, Ponthieu, Paris.
- de Bosses Ch. (1799) [1991]), *Lettres familières*, texte établi par G. Cafasso, introduction, notes et bibliographie par L. Norci Cagiano De Azevedo, préface de G. Macchia, 3 voll., Centre Jean Bérard, Naples.
- de Bosses Ch. (1799) [2017]), *Lettere dall'Italia*, trad. e cura di R. Pellegrino, ESI, Napoli.
- de Bosses Ch. (1799) [2021]), *Lettere dall'Italia. Charles de Bosses a Roma*, trad. e cura di R. Pellegrino, CEdipus editore, Salerno.
- Fumaroli M. (1996), *Les lettres familières du Président de Bosses: le Voyage en Italie comme exercice de loisir lettré*, in M. Fumaroli, P. J. Salazar, E. Bury (dirs.), *Le loisir lettré à l'Âge classique*, Droz, Genève.

- Gannier O. (2004), *En Lettres italiennes: de Brosse, voyage entre écriture savante et cursive*, in "Printemps", 1, 5, in <https://www.fabula.org/acta/document65.php>. (dernier accès 2024-01-16).
- Garreta J.-C. (1981), *Charles de Brosse 1777-1977, Actes du Colloque organisé à Dijon (3-7 mai 1977) pour le deuxième centenaire de la mort du président de Brosse. Par l'Académie des sciences et belles lettres de Dijon et le Centre de recherche sur le XVIII^e siècle de l'Université de Dijon*, Slatkine, Genève.
- Harder H. (1981), *Le président de Brosse et le voyage en Italie au dix-huitième siècle*, Slatkine, Genève.
- Hersant Y. (1988), *Italie: anthologie des voyageurs français aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Robert Laffont, Paris.
- Horace (30 a. J.-C.) (1929 [2002]), *Odes et Épodes*, Coll. "Collection des universités de France", Les Belles Lettres, Paris.
- Kanceff E. (1980), *Una inedita conclusione delle "Lettres en forme de journal" di Charles de Brosse*, in "Bollettino del CIRVI", 1, gennaio-giugno.
- Kanceff E. (2006), *Dimensioni a confronto. Viaggio e letteratura*, in M. T. Chialant, *Viaggio e letteratura*, Marsilio, Venezia.
- Labat J.-B. (1730), *Voyages du P. Labat de l'ordre des FF. prêcheurs en Espagne et en Italie*, Jean-Baptiste et Charles Delespine, Paris.
- Leoni S. (éd.) (2004), *Charles de Brosse et le voyage lettré au XVIII^e siècle*, Écritures EUD, Dijon.
- Misson F. M. (1702), *Nouveau voyage d'Italie*, van Bulderen, La Haye.
- Mortier R. (2004), *L'escapade napolitaine du conseiller Charles de Brosse*, in S. Leoni (éd.), *Charles de Brosse et le voyage lettré au XVIII^e siècle*, Colloque de Dijon, 3-4 octobre 2002, Centre de Recherche Texte et Édition, Éditions Universitaires de Dijon, Dijon, pp. III-9.
- Norci Cagiano de Azevedo L. (1981), *Les éditions des Lettres familières. Analyse et perspectives*, in J. C. Garreta (dir.), *Charles de Brosse 1777-1977, Actes du Colloque (Dijon, 3-7 mai 1977)*, Slatkine, Genève.
- Pellegrino R. (2013), *Viaggio, scrittura e senso nell'opera di Charles de Brosse*, ESI, Napoli.